

La ferveur perdue de l'Occident



Philippe Murray, dans *Désaccord parfait*, écrit: « Eurodisney, morne plaine ». Crédits Photo: Wikipédia.

Vox Politique (<http://premium.lefigaro.fr/vox/politique/>) | Par [Laurent Ottavi](#) (#figp-author)

Publié le 03/01/2017 à 19h03

FIGAROVOX/ANALYSE - Les pays européens laissent aujourd'hui leurs enfants sans perspective d'espérance, estime Laurent Ottavi. Pour le chroniqueur, une telle espérance qui a fait naguère la force de l'Occident ne peut exister dans une société désenchantée qui rejette le sacré.

Laurent Ottavi est auteur à Atlantico et Liberté Politique.

«Il n'y a qu'une faute: ne pas avoir la capacité de se nourrir de lumière» (Simone Weil)

La ferveur est chargée de mystère.

Comme lui, elle est à la fois invisible, insaisissable et révélée.

La figer ou la fixer dans une spécification serait donc trahir son sens, aussi mouvant que le bouillonnement auquel la rapporte son étymologie latine.

La symbolique et la définition, dans l'idée qu'elle ne «finit pas» c'est-à-dire qu'elle est nécessairement ouverte, restitueront davantage la complexité et l'intensité du concept, qui ne se confond avec aucun des termes qu'on lui associe habituellement (ardeur, fièvre, etc ...).

La ferveur est une flamme, intérieure et verticale, qui nous habite et nous remue. Elle est animation, au sens où elle est don de vie: elle chauffe et elle éclaire. Elle est ce qui comble et c'est pourquoi elle est si difficile à exprimer par le langage.

La ferveur est la force par laquelle l'homme est conduit.

Pétrarque disait: «*celui qui peut dire comment il brule ne brule que d'un feu médiocre*». La ferveur est hors du champ de la médiocrité, c'est-à-dire du moyen et de l'ordinaire. Elle fait la lumière à l'intérieur du sujet (1).

Elle n'est pas une attraction, comme l'étoile pave un chemin au rêveur perdu dans la nuit, mais elle remodèle l'homme et elle l'oriente, en faisant éclore le meilleur de lui au service d'une idée, d'une nation, d'un Dieu qui le dépasse (2).

Autrement dit, la ferveur est la force par laquelle l'homme est conduit.

Elle le met en marche.

Et elle est aussi le zèle qui le soutient dans sa marche. Le mystique cultive l'art de la prière, le conquérant bande son arc vers l'idéal, le professeur transmet le savoir dont il s'est fait le missionnaire.

A l'image de leur Dieu, ils sont des créateurs et c'est dans cette création même qu'ils s'accomplissent.

Le grand désenchantement

Antoine de Saint-Exupéry l'a magistralement montré dans son œuvre, et particulièrement dans Citadelle, la ferveur fait la pérennité des empires (3).

En ce sens, elle est inappréciable.

Mais quand l'usure, qui la menace en permanence, s'insinue tel un lent poison, les fondations commencent à s'effriter, préparant l'effondrement.

**L'Europe occidentale, asphyxiée, tient aujourd'hui de ce désastre.
Le souffle qui l'animait est retombé.**

L'Europe occidentale, asphyxiée, tient aujourd'hui de ce désastre. Le souffle qui l'animait est retombé.

Elle a perdu la flamme.

Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant, écrivait Tacite. Où ils font un désert, ils disent qu'ils ont donné la paix. Elle est lasse, elle languit.

Elle est décadente en ceci qu'elle tombe, qu'elle s'affaisse d'épuisement et de résignation. Elle se couche pour mourir, laissant sa politique se décider à l'étranger et constatant, impuissante, le départ en Syrie d'une partie de sa jeunesse qui cherche ailleurs la gloire qu'elle n'offre plus et dont elle ne veut même plus se rappeler.

C'est pourtant en cultivant le souvenir des honneurs perdus que la France a, sinon surmonté, au moins su vivre avec la dépression qu'avait causé 1815.

Nous voyons ici une autre dimension de la symbolique de la flamme, en tant que souvenir et permanence de la vie.

Le romantisme, parmi ses multiples dimensions, était le pleur d'une jeunesse qui s'ennuyait sur la gloire passée de l'épopée napoléonienne, laquelle avait emporté dans la tombe, disait le général de Gaulle, la grandeur de la France.

Ses poètes et ses peintres ont entretenu la flamme par la force du souvenir (4).

Mécanique et interchangeabilité

A la flamme de ferveur s'est substituée la glace de la mécanique, au sens d'automatisme et non d'art libéral, sœur du vide, froide, rêche, coupée de toute référence et révérence.

Plutôt que de faire la lumière en nous, elle nous livre à un *Big Brother* tapi dans l'ombre.

**Nous ne pouvons pas omettre la célèbre formule,
déresponsabilisante, d'Eichmann, qu'avait commentée Arendt :
« Je suis un rouage ».**

«L'homme mécanique» (5) se désintéresse des affaires communes et de ceux qui l'ont précédé, c'est-à-dire rendu possible. Il ère dans les hangars de la globalisation pour y tromper, fondu dans la masse, son ennui abyssal.

Il est malléable et interchangeable comme les produits standardisés qu'il achète et avec lesquels il n'a qu'un rapport purement utilitaire.

Il est celui qui a tué l'artiste, celui qui crée et est auteur de sa vie, en lui. Il est l'Anonyme par excellence. Il est donc remplaçable (6).

Nous ne pouvons pas à ce propos omettre la célèbre formule, déresponsabilisante, d'Eichmann, qu'avait commentée Arendt: «*je suis un rouage*».

L'homme mécanique n'interroge pas le sens de ses actions: il exécute. Il ne se donne pas la faculté de les juger. Il est inconséquent. Il est sans vaillance et sans ressort (7), sans droiture, sans exigence envers lui-même.

Remords et dépassement

Se mettre en présence par la prière ou trouver du sens dans la poésie lui semble inimaginable. Il n'est pas enthousiaste, c'est-à-dire étymologiquement qu'il n'est pas en Dieu, puisqu'il s'auto-définit.

L'homme mécanique, sans vie intérieure digne de ce nom, se fuit lui-même mais sans trouver plus que soi.

De lui, nous pouvons dire ce que Charles Péguy disait de l'homme habitué: il est enduit contre la grâce.

Le paradoxe peut maintenant être clairement posé.

L'homme mécanique, sans vie intérieure digne de ce nom, se fuit lui-même mais sans trouver plus que soi ; par conséquent, tout anonyme et remplaçable qu'il soit, il tourne autour de lui-même et fait tout graviter autour de sa personne dans ce qu'elle a de plus superficielle.

Il s'enlise dans ses confortables habitudes de pensée et de mouvements, qui le préservent de l'incertain et du dangereux (8).

Elles le préservent aussi de la confrontation au remords, cette ombre qui poursuit l'homme, mais qui aussi l'élève en motivant le dépassement de soi (9). C'est par lui que l'homme s'honore, qu'il se sublime.

Eurodisney, morne plaine (10)

Il serait faux, néanmoins, de voir en l'homme mécanique un imbécile heureux.

La chanteuse de *blues* Janis Joplin faisait une distinction entre les *hippies* et les *beatniks*. Les premiers, qu'elle méprisait, s'efforçaient de croire en des lendemains qui chantent. Les seconds pensaient que demain serait encore pire, «*ils l'envoyaient foutre, disait-elle, en buvant, en fumant, et en faisant l'amour*».

Pour le *beatnik*, se confronter à la noirceur du monde n'est pas l'appriivoiser mais faire entrer la noirceur en soi.

La jeunesse aujourd'hui n'est pas désespérée, elle est sans espérance.

La jeunesse aujourd'hui n'est pas désespérée, elle est sans espérance.

Elle n'a pas les mots de sa colère: elle la garde en elle ou l'extériorise par la violence et le bougisme.

Le bougisme est un renoncement à l'action, entendue comme réalisation, c'est la gesticulation de l'enfant, préoccupé par son bonheur individuel et incapable de canaliser son énergie vers un but qui le dépasse.

Le festivisme de masse ne peut être compris sans le recours à ce concept.

Philippe Murray l'a saisi mieux que tout le monde.

Notre époque, sans rites, insipide, transparente parce que sans consistance, comme incréée, croit trouver dans la fête un salut, un moyen de ranimer la flamme, alors qu'elle en détruit le sens. Elle n'est plus confiance, c'est-à-dire foi partagée. Elle n'est plus une communion (11).

Le festivisme est la corruption de la fête. Il entretient l'homme mécanique dans l'insignifiance (12).

Le destin des feuilles mortes

Difficile dans ces conditions de comprendre les événements récents.

Si les attentats commis depuis le 7 janvier 2015 nous paraissent si étrangers, ce n'est pas seulement par leur degré d'horreur. C'est aussi parce que nous n'intégrons plus la notion de sacrifice - étymologiquement, «faire ou rendre sacré».

Le sacré, comme l'a montré Régis Debray, ne disparaît pas, il se transforme.

L'espoir, pourtant, est donné à ceux qui sont prêts à se sacrifier pour ce en quoi ils croient.

De Mai 68 nous avons retenu: «*Il est interdit d'interdire* (13)». Nous avons moins prêté attention aux autres slogans. Sur les murs de Médecine: «*Une révolution qui demande que l'on se sacrifie pour elle est une révolution à la papa*». A Nanterre: «*Le sacré, voilà l'ennemi*».

Or le sacré, comme l'a montré Régis Debray, ne disparaît pas, il se transforme.

Les classes dirigeantes post-soixante-huitardes ont pensé le détruire. Elles n'ont fait qu'en substituer un autre, droit-de-l'homme, féministe et multiculturaliste.

Le problème n'est donc pas l'absence de sacré, il est que ce sacré est de bien faible intensité, trop horizontal, relativement à celui qui l'assaille aujourd'hui.

La guerre civile dont les attentats sont les premières manifestations peut alors se lire comme un retour du pendule, après tant d'années de relâchement.

Nous sommes les feuilles mortes que balaie le vent de l'Histoire.

Incandescence et espérance

L'espérance, cependant, est une exigence.

En être privé, c'est être dans un état d'enfermement.

C'est pourquoi, dans le souci d'édifier un avenir commun, nous devons espérer malgré tout.

Napoléon disait de la tragédie de Corneille qu'elle pouvait et devait fabriquer des héros.

Nous devons faire comme si (14).

Rechercher la ferveur tient à la fois d'une préoccupation individuelle et collective.

La ferveur est fille du souffle (15) de l'Esprit. Elle est la preuve que le souffle divin nous a traversés et fécondés.

«Ayez du zèle et non de la paresse. Soyez fervents d'esprit et servez le Seigneur» dit Paul aux Romains. La ferveur ne se décrète pas, mais elle ne demande qu'à naître en nous. Elle est une grâce qui nous est faite.

Pour se laisser habiter par elle, avant même de se mettre en recherche, il est nécessaire de faire l'expérience du vide.

Alors seulement vient le temps de se faire spectateur (16), c'est-à-dire d'attendre la révélation.

L'attente n'est pas passive: étymologiquement, elle signifie «tendre vers».

Le spectateur, dans sa quête de resubstantialisation, est donc l'acteur d'un salut qui ne dépend pas de lui.

Là est l'enjeu fondamental.

Nous le disions plus haut également, la flamme est souvenir et permanence de la vie. Ranimer la flamme ne se fera pas dans l'économie du passé (17).

Ce n'est pas un hasard si les classes dirigeantes ont proscrit l'expression de «roman national», au point que leurs opposants ne parlent plus que de «récit national».

Dans l'enseignement de l'histoire et dans l'instruction du peuple, au-delà d'expliquer, elles ont renoncé à nourrir l'imaginaire et à faire aimer.

Napoléon disait de la tragédie de Corneille qu'elle pouvait et devait fabriquer des héros. L'Histoire, et plus particulièrement l'histoire-bataille tant décriée dans les milieux universitaires, a aussi cette fonction, en plus de celle qui lui est traditionnellement

donnée de bâtir du commun.

Par la ferveur, les hommes se rejoignent et se tiennent debout.

Ils sont acteurs de l'Histoire.

(1) Être fervent, en un mot, c'est être porté par la lumière.

(2) La ferveur est substance de l'âme au sens de soutien, de support, voire même de ce qui nourrit. La ferveur nourrit l'âme.

(3) Le terme d'empire est à entendre au sens large et pas seulement dans son acception politique et militaire.

(4) Saint-Exupéry écrit quelque part que «*le souvenir d'un amour impossible est encore de l'amour*» ; se remémorer la gloire nationale passée participait encore de l'honneur.

(5) L'homme mécanique n'est pas sans rappeler l'homme masse décrit par le philosophe Ortega y Gasset, auquel il opposait l'homme minorité, pour qui noblesse oblige.

(6) La ferveur, au contraire, singularise. L'homme mécanique a peur, transformé par celle-ci, de devenir anormal et d'être livré au jugement d'autrui. Il ne la recherche pas et se complait dans la stagnation de lui-même. Il est dans la suffisance.

(7) Le ressort se rapporte au fait de rebondir et de se relever. Son acception littéraire en fait une force invisible qui met en action.

(8) La ferveur offre un nouvel horizon avec tout ce qu'il implique d'imprévu et d'inconnu.

(9) C'est dans l'insatisfaction de ce que nous sommes et/ ou dans le remords que nous trouvons la motivation du dépassement.

(10) Philippe Murray, dans *Désaccord parfait*, a ce mot génial: «*Eurodisney, morne plaine*».

(11) Comment le serait-elle encore alors qu'il n'y a plus de chant commun ou de musique commune? Cette atomisation ne signifie pas autre chose que le refus de tout espoir collectif. Le chant est associé à la victoire des forces du bien sur les forces du mal. Il est symbole de transmission.

(12) L'insignifiance est la privation (-in) du signifiant. C'est ce qui n'a pas et ne transmet pas de sens. C'est aussi ce qui n'a pas d'importance.

(13) Etymologiquement, l'interdit est une parole entre nous. Interdire l'interdit c'est se priver de cette parole qui fait lien.

(14) C'est une expression qu'emploie très souvent de Gaulle lors de ses entretiens avec Alain Peyrefitte. Elle s'oppose au «c'est comme ça» des défaitistes.

(15) Il est le principe vital, esprit, par lequel Isis a ressuscité Osiris. Il est aussi le souffle créateur du Dieu de l'Ancien Testament. L'esprit, étymologiquement, se rapporte au

souffle.

(16) Du latin *spectare* : émerveiller.

(17) André Malraux fait dire au général de Gaulle dans *Les Chênes qu'on abat* que les héros de l'histoire de France étaient derrière lui en Juin 1940. C'est en puisant dans les forces ancestrales du pays qu'il a fait renaître la flamme de l'espérance.



Laurent Ottavi
